

NOTES

SUR NÉMÉSIEEN.

1. — *Hilaresque labores* (v. 1). Gratius avait dit également dans le début de son poème :

Dona cáno divum, lætas venantibus artes.

2. — *Aonio jam nunc* (v. 3). Ce début emphatique peut être comparé à celui de l'*Enlèvement de Proserpine* de Claudien. Il n'y a personne qui n'en reconnaisse la ridicule enflure, et qui ne soit choqué de tant de métaphores incohérentes, de tant d'hyperboles portées jusqu'à l'extravagance, et de tant de prolixité dans les détails. Quelques mots suffisaient à Némésien, comme à Gratius, pour annoncer un sujet aussi simple que celui de la chasse. L'auteur a complètement négligé le précepte d'Horace, que Boileau a rendu ainsi :

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
« Je chante les combats, et cet homme pieux
« Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
« Le premier aborda les champs de Lavinie ! »
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

3. — *Ducitque per avia* (v. 8). Némésien imite ici Lucrèce, qui avait dit avec bien plus de raison :

*Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo; juvat integros accedere fontes.
Atque haurire, juvatque novos decerpere flores,*

NOTES.

241

*Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.*

(*De Reum nat.*, lib. I, v. 925.)

On lit également dans Virgile (*Géorg.*, liv. III, v. 91) :

Et moi, puisse-je orner cette aride matière !
Des ronces, je le sais, hérissent ma carrière ;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas.
Oui, les déserts du Pinde ont pour moi des appas :
Dans ces sentiers nouveaux qu'a frayés mon audace
Mon œil d'aucun mortel ne reconnaît la trace.

4. — *Et...* (v. 12). Le sens me paraît exiger la conjonction *at*. Les cinquante ou soixante vers qui suivent sont une imitation impetive de ces beaux vers qui ouvrent le troisième livre des *Géorgiques* de Virgile :

Et qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas,
Busiris et sa mort, Hercule et ses combats ?
Qui ne connaît Pélops et sa fatale amante,
Les courses de Latone et son île flottante ?
Osons enfin, osons, loin des vulgaires yeux,
Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux.

5. — *Nioben* (v. 15). Niobé, fille de Tantale, roi de Lydie, et d'Euryanasse ou de Dioné, épousa Amphion, fils de Jasius. Hésiode lui donne dix fils et autant de filles; Hérodote seulement deux fils et trois filles; Ovide et Apollodore portent à quatorze le nombre des enfants de Niobé, sept de chaque sexe. Fièr d'une si nombreuse famille, Niobé se préféra à Latone, qui n'avait que deux enfants, tourna son culte en ridicule, et se vanta d'être plus digne de l'adoration des mortels que la mère d'Apollon et de Diane. Latone, irritée, supplia ses enfants de punir Niobé. Aussitôt Apollon perça de ses flèches les fils de cette princesse, et Diane fit périr ses filles, à l'exception de Chloris, qui avait épousé Nélée, roi de Pylos. En apprenant cette nouvelle, Niobé resta muette de douleur, et fut changée en rocher.

6. — *Semelen* (v. 16). Sémélé, fille de Cadmus et d'Hermione, fut tendrement aimée de Jupiter. Mais Junon, animée à la fois par la jalousie et par la haine qu'elle avait pour la maison de Cadmus, résolut de punir son heureuse rivale. Elle s'introduisit auprès de Sémélé, sous la figure de Béroé, sa nourrice, et lui conseilla d'exiger de son amant qu'il se montrât à elle dans

tout l'éclat de sa gloire. Sémélé suivit ce perfide conseil, et fit jurer son amant par le Styx qu'il lui accorderait sa demande. Jupiter, enchaîné par son serment, la satisfit à regret. Il parut devant elle armé des éclairs et de la foudre. Sémélé fut aussitôt consumée par le feu; mais l'enfant qu'elle portait dans son sein ne périt point: il fut sauvé des flammes par Mercure, ou, selon d'autres, par Dyréc, Nymphé du fleuve Achéloüs, et Jupiter le plaça dans sa cuisse. Cet enfant fut nommé Bacchus ou Dionysius.

7. — *Thyrso* (v. 21). Allusion à Penthée, fils d'Échion et d'Agavé. Les Bacchantes l'accablèrent à coups de thyrses et de pierres sur le mont Cithéron. Voyez OVIDE, *Métam.*, liv. III, v. 701.

8. — *Dirces* (v. 22). Dirce, fille d'Hélius ou du Soleil, épousa Lycus, roi de Thèbes, après avoir répudié Antiope. Voyant Antiope enceinte, quoique répudiée, elle crut qu'elle vivait toujours avec son mari. En conséquence, elle la fit enfermer dans une prison, d'où Jupiter, qui l'avait séduite, la fit sortir. Dans la suite, les fils d'Antiope, Amphion et Zéthus, firent mourir Lycus, et attachèrent Dirce à la queue d'un taureau indompté, qui l'emporta sur les rochers, où elle fut mise en pièces. Bacchus, touché de son malheur, et reconnaissant du culte qu'elle lui avait toujours rendu, fit perdre l'esprit à Antiope, et changea Dirce en fontaine.

9. — *Pisceique tori legem* (v. 23). Hippodamie, fille d'Oëno-maüs, roi de Pise, était célèbre par sa beauté. Lorsque cette princesse fut en âge d'être mariée, elle fut recherchée par tous les princes de la Grèce; son père même en devint amoureux, et, désirant se conserver ce trésor, il s'avisait d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il avait le char le plus léger et les chevaux les plus agiles de tout le pays. Feignant de vouloir donner à sa fille un époux digne d'elle, il la proposa pour prix à celui qui pourrait le vaincre à la course, mais à la condition que tous ceux qu'il vaincrait seraient mis à mort. Il voulut même qu'Hippodamie montât sur le char de ses amants, afin que sa beauté les arrêtât, et fût cause de sa perte. Par cet artifice, il en vainquit et en tua jusqu'à treize. Enfin, les dieux, irrités des crimes de ce père furieux, donnèrent des chevaux immortels à Pélopes, qui courut le quatorzième, et qui, demeurant victorieux par ce secours, fut l'époux de la princesse.

10. — *Danaïque cruentum imperium* (v. 23). Égyptus, roi

d'Égypte, étant venu demander en mariage pour ses cinquante fils les cinquante filles de Danaüs, celui-ci fut, malgré lui, obligé d'y consentir. Mais comme il avait appris de l'oracle qu'il serait tué par un de ses gendres, il exigea de ses filles qu'elles égorgeassent leurs maris. Toutes obéirent, excepté Hypermnestre, qui fit échapper son époux Lyncée.

11. — *Biblidos* (v. 26). Biblis et Caunus étaient enfants de Miletus et de la Nymphé Cyanée. La jeune Biblis ayant conçu pour son frère une passion criminelle, l'obligea, par ses importunités coupables, à chercher loin d'elle une tranquillité qu'il ne pouvait plus trouver dans la maison de son père. Biblis le chercha longtemps inutilement, et s'arrêta enfin dans un bois, où, à force de pleurer, elle fut changée en une fontaine intarissable qui porte son nom.

12. — *Impia Myrrha* (v. 26). Myrrha, fille de Cinyre, roi de Cypré, étant devenue grosse à l'insu de son père, fut obligée, pour se dérober à sa colère, de s'enfuir en Arabie. Ovide (*Métam.*, liv. x, v. 298) dit, qu'éprise d'un amour criminel pour son propre père, elle parvint au but de ses désirs à la faveur de la nuit, dans le temps qu'une fête séparait la reine de son mari; que Cinyre, ayant fait apporter de la lumière, la reconnut et voulut la tuer; et que Myrrha alla chercher un asile dans les déserts de l'Arabie, où, confuse de son crime, elle pria les dieux de lui accorder de n'être ni au nombre des vivants ni parmi les morts. Les dieux, touchés de son repentir, la changèrent en l'arbre qui porte le parfum précieux auquel elle a donné son nom.

13. — *Sibila Cadmi* (v. 30). Cadmus fut, ainsi qu'Hermione, changé en serpent, ou, comme le disent quelques mythologues, transporté aux Champs-Élysées sur un char attelé de serpents.

14. — *Virginis Ius* (v. 31). Io, fille du fleuve Inachus, ou, selon d'autres, d'Argus Panoptès, de Pyrex ou d'Iasus, eut pour nièce Ismène, qu'on nomme aussi Pitho ou Argie. Elle fut aimée de Jupiter, qui s'enveloppa d'un nuage pour obtenir ses faveurs, et cacher à son épouse cette nouvelle infidélité. La déesse ayant pénétré le mystère, Jupiter changea sa maîtresse en génisse pour la soustraire à ses recherches. Junon, feignant d'être frappée de la beauté de cette génisse, la lui demanda. Le dieu, de peur d'exciter ses soupçons, n'osa la lui refuser. Lorsque Junon eut sa rivale en son pouvoir, elle la confia à la garde d'Argus aux cent yeux. Jupiter, inquiet sur le sort de sa maîtresse, fit tuer

son gardien; mais Io n'en fut pas moins exposée à la persécution de Junon.

15. — *Terea* (v. 33). Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, suivit Térée, roi de Thrace, mari de sa sœur, qui ne pouvait vivre séparée d'elle. Pandion ne consentit à ce départ qu'avec beaucoup de répugnance, comme s'il eût prévu le malheur qui la menaçait, et lui donna des gardes pour l'accompagner. Térée, devenu amoureux de la princesse, congédia, dès qu'il eut pris terre, sous divers prétextes, tous les gens de sa suite, la conduisit dans un vieux château, et la déshonora. Mais, irrité des reproches sanglants de sa victime, il lui coupa la langue, et la laissa dans le même château sous une garde dont il était sûr. Il dit à Progné que sa sœur était morte dans le voyage, pleura Philomèle, et lui fit élever un monument. Un an se passa avant que Philomèle pût instruire sa sœur de ce qui s'était passé. Enfin, elle s'avisait de tracer sur la toile, avec une aiguille, l'attentat de Térée et la situation où elle était réduite. Progné dès lors ne songea qu'à la vengeance; et, profitant d'une fête de Bacchus, durant laquelle il était permis aux femmes de courir dans les champs, elle délivra sa sœur, tua le fils qu'elle avait eu de Térée, Itys, et fit servir ses membres dans un festin qu'elle donnait à son mari à l'occasion de la fête.

16. — *Cygnus* (v. 37). Cynus, fils de Sthénéus, roi de Ligurie, pleura amèrement la mort de Phaéthon, son parent et son ami, et fut dans sa vieillesse changé en cygne.

17. — *Germani funere* (v. 38). La mort de Phaéthon causa une si vive douleur aux Héliades, ses sœurs, qu'elles pleurèrent leur frère quatre mois entiers. Les dieux les changèrent en peupliers, et leurs larmes en grains d'ambre.

18. — *Tantalidum casus* (v. 39). Parmi les crimes de la famille des Pélopidés se trouvent l'assassinat du fils de Tantale, dont les membres furent servis dans un banquet offert aux dieux; le festin de Thyeste, qui fit reculer le soleil d'horreur; l'adultère de Clytemnestre, le meurtre d'Agamemnon et d'Égisthe, enfin les déplorable infortunes d'Oreste.

19. — *Colchidos iratæ* (v. 42). Médée, magicienne fameuse, fille d'Étès, roi de Colchide, et nièce de Circé, apprit d'Hécate, sa mère, la connaissance des plantes et des enchantements. Jason, son époux, étant devenu épris de Glaucé, fille de Créon, la de-

manda en mariage, et, pour l'obtenir, s'engagea à répudier Médée. Celle-ci, qui aimait toujours Jason, malgré son infidélité, dissimula son chagrin pour se venger plus sûrement; et, ayant feint d'approuver cette alliance, elle empoisonna une robe qu'elle envoya par un de ses fils à sa rivale. Glaucé ne se fut pas plutôt revêtue de cette fatale robe, qu'elle fut dévorée par un feu secret qui la consuma entièrement, ainsi que Créon, son frère, qui s'efforçait de la soulager.

20. — *Non crinem Nisi* (v. 44). Nisus, frère d'Égée, régnait à Nisa, ville voisine d'Athènes, lorsque Minos, marchant contre l'Attique, vint l'assiéger dans sa cité. Le sort de ce prince dépendait d'un cheveu de pourpre qu'il portait. Scylla, sa fille, devenue amoureuse de Minos, qu'elle avait vu du haut des remparts, coupa ce cheveu pendant que son père dormait, et le porta à l'objet de son amour. Nisus mourut aussitôt, et fut, dit-on, métamorphosé en épervier.

21. — *Busta sororem* (v. 45). Antigone, sœur de Polynice, qui était mort sous les coups d'Étéocle, eut le pieux courage, malgré les ordres impitoyables de Créon, d'aller pendant la nuit à la recherche du corps de son frère, et d'accorder furtivement à sa dépouille les honneurs de la sépulture. Cette noble action fait le sujet d'une des plus belles tragédies de Sophocle.

22. — *Præcepit* (v. 46). Ce mot est synonyme ici de *præoccupavit*, *olim tractavit*.

23. — *Virides plagas* (v. 48). *Virides plagas* représente des prairies verdoyantes.

24. — *Ichneumon* (v. 54). Rat sacré chez les Égyptiens.

25. — *Intima Persidos* (v. 72). Après s'être rendu maître de la Mésopotamie, Carus était parvenu jusqu'à Ctésiphon. C'est par flatterie que le poète attribue ses exploits à Numérien.

26. — *Dracones* (v. 85). Depuis Trajan, le dragon était devenu un insigne militaire. Il avait une gueule d'argent; le reste du corps, fait d'étoffe ou de cuir peint, pouvait aisément s'enfler au souffle du vent.

27. — *Cothurnis* (v. 90). Le cothurne, cette chaussure des héros, des rois, des généraux et des magistrats de la Grèce, avait été adopté par le peuple romain. Son usage n'était pas borné à la ville, il servait aussi pour la chasse. Lorsque Vénus apparaît à

Énée, sous le costume de Diane Chasseresse, ses jambes et ses pieds sont ornés du cothurne :

Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram,
Purpureoque alte suras vincire cothurno.

(Æn. lib. I, v. 336.)

28. — *Aurato subtemine lusa* (v. 91). Virgile avait dit avec plus d'élégance :

Illusaque auro vestes, Ephyreiaque æra.

(Georg. lib. II, v. 464.)

29. — *Costarum sub fine* (v. 109). « Au défaut des côtes, » à l'endroit même où les côtes finissent. Dans sa description, Gratius est plus laconique et meilleur peintre que Némésien.

30. — *Multam carinam* (v. 110). Métaphore tirée d'un navire. Nous disons d'un homme, ainsi que d'un animal bien constitué, qu'il a une forte membrure, une solide charpente. On trouve dans Pline (liv. 11, ch. 37, 82) l'adjectif *carinatum* appliqué à la poitrine des bêtes.

31. — *Perpendere* (v. 145). Examiner en pesant. Gratius s'est servi du verbe *perpensare* (v. 299) dans la même circonstance. On doit entendre ainsi qu'il suit le passage de Némésien, si l'on ne veut pas le trouver en contradiction avec celui de Gratius : « D'après le poids du corps, *e corporibus gravibus*, vous pourrez connaître d'avance les chiens qui seront légers à la course; car ils pèsent moins que les autres. Quant à ceux qui sont plus lourds, ils auront peut-être des membres plus vigoureux, mais ils seront moins bons coureurs, *leves cursu*. »

32. — *Portatque cubili* (v. 155). Pline (liv. VIII, ch. 62) dit quelque chose d'analogue à ce passage de Némésien : *Optimus in foetu qui novissime cernere incipit, aut quem primum fert in cubile foeta*.

33. — *Molli pasce sero* (v. 159). Le poète donne le même précepte que l'auteur des *Géorgiques* :

Il faut savoir aussi dresser des chiens fidèles :
D'un pain pétri de lait nourris ces sentinelles.
Tu braves avec eux et les loups affamés,
Et le voleur nocturne, et les brigands armés.

34. — *Nam quum* (v. 169). Le sens paraît exiger *tum* au lieu de *quum*.

35. — *Crura natantia* (v. 170). Cette expression hardie est justifiée par deux exemples, l'un de Virgile :

Fata vocant, conditique natantia lumina somnus;

(Georg. lib. IV, v. 496.)

l'autre d'Ovide :

Nec vagus in laxa pes tibi pelle natet.

(Art. am. lib. I, v. 516.)

36. — *Mandere valvas* (v. 175). Heinsius lit *mandere valvas*, avec raison, au lieu de *pandere*, qui s'accorde peu avec le sens.

37. — *Concordes et ferre gradus* (v. 185). Virgile a dit de même, en parlant des bœufs que l'on doit accoutumer au joug :

Junge pares, et coge gradum conferre juvencos.

(Georg. lib. III, v. 169.)

Bientôt deux compagnons qu'un joug d'osier rassemble,
Apprennent à marcher, à s'arrêter ensemble.

38. — *Clausique teneri* (v. 185). Varron (*De Re rust.*, lib. 1, ch. 21) fait la même recommandation : *Cunes*, dit-il, *consuefacias potius noctu vigilare, et interdum clausos dormire, et catena vincetos esse, ut soluti aciores fiant*.

39. — *Castorea* (v. 224). Le *castoreum* est d'un grand usage en médecine, dit Delille (note 15^e sur le 1^{er} livre des *Géorgiques*) ; c'est un soporifique très-efficace. On lit dans Lucrèce :

Castoreoque gravi mulier sopita recumbit.

On s'en sert surtout pour les maladies de nerfs. Les Romains le tiraient du Pont, *virosaque Pontus castorea* (VIRG., *Géorg.*, liv. 1, v. 58). Le meilleur maintenant vient de la Russie et des pays septentrionaux.

40. — *Infundere cornu* (v. 228). Cette manière de faire avaler une boisson médicale aux animaux domestiques remonte à une haute antiquité. Virgile a dit, en parlant du cheval atteint par la peste :

Profuit inserto latices infundere cornu

Lenæos....

(Georg. lib. III, v. 509.)

Un vin pur épanché dans sa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord sa douleur violente.

On lit également dans Columelle : *Bovi facta sorbitio per cornu infunditur* (lib. VI, 10, 1).